



L'archéologie médiévale au MuCEM aujourd'hui. Survivance insolite ou nouveaux chantiers ?

Charles Viaut



Éditeur

Centre d'études médiévales Saint-Germain
d'Auxerre

Édition électronique

URL : <http://cem.revues.org/14547>

ISSN : 1954-3093

Référence électronique

Charles Viaut, « L'archéologie médiévale au MuCEM aujourd'hui. Survivance insolite ou nouveaux chantiers ? », *Bulletin du centre d'études médiévales d'Auxerre | BUCEMA* [En ligne], 20.2 | 2016, mis en ligne le 06 mars 2017, consulté le 08 mars 2017. URL : <http://cem.revues.org/14547>

Ce document a été généré automatiquement le 8 mars 2017.



Les contenus du *Bulletin du centre d'études médiévales d'Auxerre (BUCEMA)* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International.

L'archéologie médiévale au MuCEM aujourd'hui. Survivance insolite ou nouveaux chantiers ?

Charles Viaut

1 Le Musée des civilisations de l'Europe et de la Méditerranée (MuCEM) de Marseille, qui a ouvert ses portes au public en 2013, n'a plus guère de ressemblance à première vue avec son devancier, le Musée national des Arts et des Traditions Populaires (MNATP) : nouveau cadre, nouveau bâtiment, nouveau projet, ouvert désormais à un espace historique, géographique et culturel plus large : la Méditerranée. La transition



fut houleuse, la fermeture du MNATP fit l'objet de vifs débats¹ et les collections du MuCEM, largement héritées de celles des ATP, sont parfois en décalage avec le musée actuel. Parmi ces collections figure une des originalités de l'ancien musée à partir des années 1960 : les collections d'archéologie médiévale. Elles sont issues de l'implantation en son sein d'une unité de recherche de l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS), le Groupe d'archéologie médiévale (GAM), entre 1969 et 1993. Cette période a son importance pour le développement de l'archéologie médiévale en France. En effet, c'est au sein de cette structure qu'elle prit réellement son essor en tant que discipline autonome et scientifiquement pertinente, sous l'impulsion, en particulier, de Georges-Henri Rivière, alors directeur du musée, et de Jean-Marie Pesez, directeur d'études à l'EHESS. Ces collections sont directement issues des nombreuses opérations archéologiques conduites entre 1965 et 1997 par le GAM puis par les archéologues rattachés au musée ; elles concernent de nombreux sites situés dans différentes régions de France : Bourgogne, Forez, Saintonge, Picardie, Languedoc, dont les célèbres fouilles de « villages abandonnés » menées par l'équipe de J.-M. Pesez. Ces fouilles constituent un

véritable jalon historiographique. Les collections se composent, au dernier état dressé en août 1997², de 3014 objets. Lors de la création du MuCEM et du chantier des collections réalisé avant le déménagement à Marseille s'est posée la question du devenir de ces collections, qui furent conservées au sein du MuCEM. Le projet scientifique et culturel du musée réserve en effet une place à l'archéologie³ ; mais celle-ci est désormais consacrée aux sociétés méditerranéennes, depuis la néolithisation. De plus, il est entendu qu'elles doivent s'inscrire dans la documentation de dynamiques historiques propres à l'espace euro-méditerranéen, un cadre et une réflexion qui n'étaient pas ceux des archéologues du MNATP. Des dépôts dans des structures à vocation plus locale⁴, plus proches des lieux d'origine des collections, ont été faits, mais elles ne concernent qu'un tiers des objets considérés et se heurtent à de nombreux problèmes tant juridiques que logistiques. Aujourd'hui, alors qu'elles ne sont plus exploitées par la muséographie ni par la recherche, il convient de mener une réflexion spécifique à ces collections, pour ce qui concerne leur avenir en termes de conservation, de valorisation et de diffusion au sein du musée. C'est précisément le but de ce bref article, qui synthétise les résultats d'une étude faite en juin 2016, à la demande du MuCEM.

- 2 Pour que le propos soit complet, il a paru nécessaire de rappeler les origines et la raison d'être de l'archéologie au sein des musées de société et de civilisation, héritage du développement des musées de sciences humaines au cours du xx^e siècle, sous la forme d'une mise au point historiographique. En ce qui concerne l'archéologie médiévale en France, ce développement conjoint a notamment pris la forme d'une véritable symbiose entre deux institutions, coopération dont l'histoire est à l'origine immédiate des collections actuelles d'archéologie médiévale du MuCEM. Aujourd'hui, il semble pourtant que les musées de société et la discipline aient radicalement divergé, les deux mondes s'éloignant inexorablement dans les faits, les contacts étant moins étroits. Pourtant, compte tenu des évolutions de l'archéologie médiévale en l'espace de trente ans et des mutations des doctrines des musées de société, il semble possible de réinventer des collaborations autour d'intérêts communs et actuels.

Ethnologie, archéologie et culture matérielle, aux origines des musées de société

- 3 La généalogie scientifique et culturelle du Musée des Arts et Traditions Populaires et du MuCEM et son lien avec l'archéologie obligent nécessairement à plonger dans l'histoire de la naissance des sciences humaines – anthropologie, ethnographie et archéologie – et des sociétés européennes, en lien avec la naissance des états-nations, la fin des sociétés rurales traditionnelles en Europe et la colonisation de larges parties du monde par les empires européens. En 1878 est créé dans le Palais de Chaillot, à Paris, le « Muséum ethnographique des missions scientifiques », qui devient en 1882 le « Musée d'ethnographie du Trocadéro », présentant mœurs, us et coutumes des populations colonisées. Au sein de ce musée s'ouvrit le 18 avril 1884 la Salle de France⁵, destinée à présenter, elle, les mœurs et objets issus des provinces françaises. Le musée et sa salle constituent le premier jalon de la généalogie du MNATP en France, première tentative de faire entrer au musée les cultures populaires françaises. À la fin du xix^e siècle, apparaissent également des musées régionaux : le musée départemental breton de Quimper, ouvert en 1874, ou encore le Museon Arlaten d'Arles en 1899, celui-ci à l'initiative du poète Frédéric Mistral. Ces musées présentent leurs collections sous forme

de dioramas, tableaux en relief de scènes de la vie paysanne, fêtes et travaux, accompagnés d'objets et de costumes collectés dans les campagnes. Le projet de la Salle de France s'inscrit ainsi dans un mouvement intellectuel né également au XIX^e siècle, le folklorisme.

- 4 Au début du XIX^e siècle apparaît, en effet, l'intérêt pour ce que l'on appelle alors le « folklore⁶ », les coutumes et les mœurs des paysans des sociétés rurales d'Europe. Ce mouvement, qui ne se limite pas à la France, est à mettre en relation avec la naissance des états-nations modernes, qu'il s'agisse de la France, de l'Allemagne ou de l'Italie. De même que le goût naissant pour le Moyen Âge, le folklore populaire permet, pour des érudits, de retrouver les origines de leurs nations, que les paysans incarneraient de manière essentielle⁷. En France, ce mouvement est représenté par des groupes, tels que les « Dîners de la Mère l'Oye », groupe de folkloristes fondé au début des années 1880, à l'origine de la première revue française du genre, la *Revue des traditions populaires*, publiée de 1886 à 1919. Les membres, en particulier, effectuaient des présentations d'objets collectés dans les campagnes, présentations ensuite publiées dans la section « Notes et enquêtes » de la *Revue*. Cette attention portée aux objets, qui concerne aussi historiens d'art et architectes, dans une perspective historique⁸, reste toutefois une tendance minoritaire au sein du mouvement folklorique, malgré l'existence de la Salle de France. Celui-ci se constitue par la suite en discipline académique, étude des cultures populaires européennes, en parallèle de l'étude naissante des cultures extra-européennes, africaines et asiatiques, rendues accessibles par le processus de colonisation. Des croisements avec d'autres disciplines plus académiques, telle que l'histoire des religions, apparaissent. Dans *Le Rameau d'Or*⁹ de James George Frazer, ouvrage fondateur de l'histoire comparée des religions, une large place est faite, aux côtés des monothéismes et des cultes de l'époque classique, aux croyances rurales collectées par les folkloristes. En France, cette activité d'étude et de collecte, centrée sur le monde rural, donne naissance à des œuvres importantes, tel le *Manuel de folklore français contemporain* d'Arnold Van Gennep, publié entre 1937 et 1958. Cet ouvrage constitue le chant du cygne du folklorisme entendu comme discipline, à l'heure où celui-ci est peu à peu rendu caduc dans ses présupposés idéologiques et ses méthodes, par les jeunes disciplines que sont la sociologie et l'anthropologie, alors en plein essor en France, en Europe et aux États-Unis. Il n'en reste pas moins que les folkloristes eurent une réelle influence sur les objets d'études des sciences humaines en France, en particulier en ce qui concerne l'étude des sociétés rurales traditionnelles, qui disparaissent peu à peu au XX^e siècle. À cet égard, il semble que le legs scientifique et idéologique du folklorisme ait pesé lourdement sur le projet scientifique à l'origine des musées consacrés à l'ethnologie française, ne serait-ce qu'en raison de leur tropisme rural affirmé.
- 5 Le folklorisme n'atteint en définitive que peu les sphères universitaires et resta, avant tout, un phénomène européen. Ce n'est pas le cas des disciplines de sciences humaines, nées à partir de la fin du XIX^e siècle, parmi lesquelles l'ethnologie, l'anthropologie ou l'archéologie. L'attention qu'elles portent aux objets est différente de celui des folkloristes, implicitement à la recherche de sociétés figées depuis la nuit des temps dans un certain essentialisme. La sociologie naissante met, elle, l'accent sur les processus sociaux mettant en œuvre ces objets ; ainsi Marcel Mauss¹⁰. L'archéologie, étude des vestiges matériels née de l'antiquariat et du goût pour les objets anciens, se voit, elle, fécondée par les sciences en plein essor, en particulier la théorie de l'évolution darwinienne¹¹ : les techniques et les sociétés humaines pourraient, elles aussi, suivre une

évolution formelle qu'il serait possible de retracer en utilisant le comparatisme entre sociétés anciennes, sociétés actuelles européennes et extra-européennes. Cette petite révolution conceptuelle est en particulier le fait de l'archéologue anglais Augustus Pitt-Rivers, militaire de carrière, ayant mené de nombreuses campagnes de fouille sur des sites d'époque romaine et du haut Moyen Âge. Sa vision évolutionniste et sa passion de collectionneur le poussent à collecter également de très nombreux objets issus, en particulier, des colonies britanniques d'Afrique et d'Inde. En 1884, il fait don de sa collection de plus de 26 000 objets à l'université d'Oxford, fondant le *Pitt-Rivers Museum*, encore visitable aujourd'hui¹². Dans une perspective typologique, comparatiste et évolutionniste sont ainsi présentés des milliers d'objets comparés selon leur fonctionnalité. Pour Pitt-Rivers, en effet, l'archéologie n'est qu'une partie de l'anthropologie, ou étude globale de l'homme, raison pour laquelle objets anciens et contemporains sont présentés conjointement et comparés tels quels. Il s'agit du premier musée du genre. Il occupe, nous semble-t-il, une place de choix dans la généalogie du MNATP, dans lequel on retrouvera ce souci comparatiste. Les objets deviennent eux-mêmes sujets de recherche anthropologique. C'est en particulier l'héritage de l'anthropologue américain d'origine allemande Franz Boas, le père des études de « culture matérielle » dans une perspective anthropologique. Pour Boas, les caractéristiques des sociétés sont déterminées bien plus par leur histoire propre, fruit d'interactions sociales complexes, que d'invariants culturels ou biologiques qui détermineraient à l'avance le niveau des sociétés. Il s'éloigne ainsi du comparatisme pur d'un Pitt-Rivers. L'étude de la culture matérielle des sociétés est alors un outil méthodologique d'analyse des « comportements culturels spécifiques¹³ » et non plus une étude purement technique¹⁴. Ceci est applicable, pour Boas, aussi bien à l'anthropologie culturelle contemporaine, qu'aux civilisations passées connues par l'archéologie. Cette conception est exportée hors des États-Unis par les élèves russes de Franz Boas, ce qui conduit à la création en 1919 par Lénine de l'Académie d'histoire de la culture matérielle de Moscou¹⁵, puis à la fondation de l'Institut d'histoire de la culture matérielle de Varsovie, qui collabora avec Jean-Marie Pesez et l'EHESS dans les années 1960.

- 6 Ces évolutions des sciences humaines autour des concepts de culture matérielle et de cultures populaires touchent peu à peu le monde des musées d'ethnographie ou de folklore en France, alors même que la nouvelle école historique française, autour des figures de Marc Bloch et Lucien Febvre, renouvelle profondément l'histoire et, en particulier, l'histoire rurale, autour des *Annales d'histoire économique et sociale*, revue fondée en 1929. En 1931 paraissent *Les caractères originaux de l'histoire rurale française* de Marc Bloch. Cette dernière influence est déterminante pour la formation du MNATP, qui ouvre ses portes le 1^{er} mai 1937, sous la direction de Georges-Henri Rivière : avec la bénédiction du gouvernement du Front Populaire, nourri des apports des différentes sciences humaines et refusant l'appellation de « musée folklorique », le musée nourrit l'ambition d'une connaissance scientifique des sociétés rurales en France, par la voie de l'ethnographie et du comparatisme, dans l'espace, puis dans le temps.

Histoire d'une rencontre disciplinaire : l'archéologie médiévale aux ATP (1969-1993)

- 7 Les années 1950 et 1960 marquent la véritable naissance de l'archéologie médiévale en France, discipline désormais autonome vis-à-vis de l'histoire de l'art, sous l'impulsion, en

particulier, de Michel de Bouïard, professeur à l'université de Caen. La discipline est peu à peu intégrée aux questionnements des historiens de l'école des *Annales* sur les mouvements économiques et, notamment, des crises de la fin du Moyen Âge ; dans les années 1960, à l'initiative de Fernand Braudel et Jacques Le Goff, est lancée une vaste enquête portant sur les villages désertés au XIV^e et au XV^e siècle¹⁶, avec l'appui de l'Institut d'histoire de la culture matérielle de Varsovie. À la fin du XIII^e et au début du XIV^e siècle, en effet, l'espace français actuel a les caractéristiques d'un « monde plein », où les campagnes sont très densément peuplées et où la faim de terres se fait sentir, d'où la création ex nihilo de villages et hameaux sur des terres pauvres, jusque-là inexploitées. Le choc épidémique de la grande peste de 1347-1349 et de celles qui suivirent entraîna une forte baisse de la population. Les textes mentionnent l'abandon à partir de 1350, jusqu'au XV^e siècle, de nombreux villages, notamment ceux situés sur les terres les moins intéressantes, souvent les plus récents. De tels villages, mentionnés par les textes, furent repérés, préalablement aux fouilles. La matrice de l'archéologie médiévale est issue, dans ce cas, des questionnements des spécialistes des sources écrites, caractéristique saillante de l'archéologie médiévale jusqu'aux années 1980.

- 8 Les enquêtes archéologiques, lancées à la suite d'une première publication en 1965¹⁷, portent initialement sur plusieurs sites français : Dracy (Côte-d'Or), entre 1965 et 1979 ; Essertines-Basses (Loire), entre 1973 et 1991 ; Villy-le-Mouëtier (Côte-d'Or), entre 1968 et 1970 ; Saint-Jean-le-Froid (Aveyron), entre 1977 et 1979¹⁸. Les recherches archéologiques de l'équipe, qui fait alors partie de la VI^e section de l'École pratique des hautes études (EPHE), font figure de petite révolution, prêtant attention non plus seulement aux grands monuments et œuvres d'art, mais aussi aux constructions ordinaires, aux objets du quotidien, aux cadres matériels de la vie rurale. Cette approche est développée en particulier à partir de l'influence de l'école des *Annales*, qui leur prête alors son cadre conceptuel, développé à une plus large échelle par Fernand Braudel, qui s'intéresse dans le temps long aux « structures du quotidien »¹⁹. Mais l'aspect ethnographique est bien présent lui aussi : les chercheurs, dans certains cas, cherchent à reconstituer un véritable instantané de la vie matérielle rurale. Cela est possible dans certains cas, telle la maison II du village de Dracy, détruite par un incendie au cours de la deuxième moitié du XIV^e siècle, qui n'est pas réoccupée par la suite²⁰. Cette attention portée à l'ethnographie est due au contexte universitaire dans lequel s'inscrivent les chercheurs, à savoir la VI^e section de l'EPHE, qui regroupe les sciences économiques et sociales, future EHESS. Dirigée par des historiens, elle devient un lieu privilégié de croisements entre les disciplines : histoire, géographie, économie, sociologie, ethnologie et, désormais, archéologie, qui collecte l'influence de toutes ces disciplines. Le GAM y est fondé en 1964.
- 9 C'est ce tropisme qui conduit en 1969 Georges-Henri Rivière, fondateur du MNATP, à proposer à Jean-Marie Pesez l'installation du GAM au MNATP, alors au palais de Chaillot, avec l'accord du directeur de l'époque, Jean Cuisenier. L'objectif était de donner une véritable dimension « diachronique » au musée, en étendant le comparatisme dans le temps. En 1972, le MNATP intègre ses nouveaux bâtiments situés près du bois de Boulogne. Le GAM, composé de douze personnes entre 1969 et 1985, enseignants-chercheurs et personnels techniques, y dispose de bureaux, d'une réserve archéologique. Les cours du séminaire d'archéologie étaient dispensés dans le petit auditorium du musée²¹. Le groupe d'archéologie médiévale déploie ainsi, dans les années 1970 à 1980, une activité importante sur le terrain. Outre les opérations déjà citées, menées par Jean-Marie

Pesez, s'ajoutent : les recherches sur les potiers de Saintonge, dirigées par Odette et Jean Chapelot, entre 1971 et 1975 ; des fouilles portant sur les ateliers de potiers du Beauvaisis, en 1974 et 1976 ; les fouilles de la Grange du Mont à Charny (Côte-d'Or), entre 1980 et 1984 ; celles du Plessis-Gassot (Val-d'Oise) en 1980 et 1981 ; de Villers-le-Sec (Val-d'Oise), entre 1981 et 1987 et, enfin, de Fosses-Vallée de l'Ysieux (Val-d'Oise), entre 1991 et 1997. En tout, ce sont neuf campagnes de fouilles couplées à des campagnes d'acquisition qui ont constitué les collections d'archéologie médiévale du MNATP, principalement centrées sur le monde rural médiéval et sur des vestiges de sociétés humaines très modestes, ce qui tranche avec la plupart des travaux d'archéologie médiévale française réalisés jusque-là.

- 10 Au début des années 1970, la muséographie du MNATP apparaît particulièrement innovante et cohérente. La « galerie d'études », réservée aux chercheurs, présente une typologie d'objets issus de la société rurale conçue par l'archéologue préhistorien André Leroi-Gourhan. Lui-même participe dans les années 1960 à une vaste enquête portant sur l'Aubrac, dirigée par Georgse-Henri Rivière. Au-dessus, se trouvait la galerie culturelle, le principal espace d'exposition du musée ; organisée en diverses thématiques, entre activités villageoises, croyances et coutumes, et travail de divers matériaux, elle permettait aussi bien de mettre en scène des « unités écologiques » collectées entières, telle une forge du Queyras, que des comparaisons entre objets. Dans cet esprit, des objets issus de collectes d'art populaire français sont comparés avec des homologues africains, asiatiques, ou encore médiévaux, issus des campagnes d'acquisition d'archéologie médiévale. Céramiques, métaux, tabletterie médiévale trouvent ainsi leur place dans cette présentation, extrêmement cohérente. L'aspect ethnographique du musée est encore renforcé par le rattachement au CNRS, sous le nom de Centre d'ethnologie française, du laboratoire du musée des ATP, en 1966²². Cela a un impact sur les campagnes archéologiques : en 1977, sur le chantier de fouilles de Dracy²³, la fouille est couplée à une enquête-collecte sur l'artisanat rural de la côte vigneronne de Bourgogne, dans une perspective comparatiste. Il s'agit de repérer les évolutions, mais, aussi et surtout, les continuités entre monde rural du bas Moyen Âge et monde rural des XIX^e-XX^e siècles ; Jean-Marie Pesez décèle ainsi les origines de l'architecture traditionnelle bourguignonne dès le XIV^e siècle dans la construction domestique²⁴. Il considère que les archéologues et les ethnologues scrutent les deux extrémités d'un même monde rural²⁵ : les uns le perçoivent à l'époque préindustrielle, alors qu'il est largement majoritaire en termes de population et d'activités ; les autres assistent à la fin de ce monde rural traditionnel et tentent d'en sauvegarder le patrimoine. C'était un des buts avoués du MNATP. Et, pour cause, les années 1960-1970, notamment après la parution de *La fin des paysans* du sociologue Henri Mendras²⁶, prennent conscience de la disparition de l'ancien monde rural paysan, disparition qui motive aussi bien les recherches des ethnologues que les recherches en archéologie médiévale. Une rencontre alors féconde, mais à l'avenir limité au fur et à mesure que cette dernière discipline prend son essor et que ses champs de recherche se renouvellent au cours des années 1980 et 1990.

Évolutions différenciées

- 11 L'archéologie médiévale connaît pendant les années 1980 et 1990 un fort développement en France. Le débat autour de la « révolution de l'an Mil » n'y est pas étranger ; les archéologues se font reconnaître et considérer des historiens des textes en mettant au

jour les vestiges des sociétés aristocratiques, en particulier l'emblématique « motte castrale », désignée à l'époque comme le symbole de la « féodalité naissante »²⁷. L'archéologie de sauvetage, alors effectuée par l'Association française pour les fouilles archéologiques nationales (AFAN), ancêtre de l'actuel Institut national de recherches archéologiques préventives (Inrap), prend de plus en plus en compte les vestiges laissés par la période médiévale. Cela s'accompagne d'un renouvellement des techniques et des approches, non seulement sur le terrain, mais aussi en ce qui concerne les champs de la recherche²⁸. L'archéologie des techniques de production, l'archéologie urbaine portée par les premiers chantiers d'archéologie préventive à Lyon ou à Paris²⁹, les approches basées sur les sciences de la terre, les datations absolues et les études environnementales font leur entrée dans l'archéologie médiévale. Les études de « culture matérielle » font désormais une large place aux études techniques et sont désormais intégrées à toute opération archéologique, héritage des méthodes de l'équipe du GAM. Mais certaines approches de cette même équipe ont vieilli : leurs questionnements étaient pour la plupart la conséquence directe de données issues des textes, ce que les archéologues de la génération suivante contestent. Ainsi, la problématique entière des « villages abandonnés » avait été initiée comme une illustration ou une confirmation des textes médiévaux. Ces considérations sont considérablement revues par la suite³⁰. Les catégories humbles et le monde rural de la fin du Moyen Âge sont des sujets de recherche par ailleurs peu à peu délaissés par l'archéologie médiévale, alors même que l'ethnographie se tourne désormais vers des sujets différents ; aux ATP, au sein du centre d'ethnologie française, « le religieux, la parenté, la sorcellerie, l'identité, l'urbain supplantent les anciens thèmes de recherche : c'était une sorte de revanche du social sur le technique³¹ ». Le décalage était désormais patent : d'une part entre les collections du musée et le renouvellement des disciplines, archéologie et ethnologie, et, d'autre part, entre son projet d'établissement, désormais porté sur des sujets contemporains, et la présence d'archéologues entre ses murs. À la fin des années 1980, le GAM est « marginalisé » au sein du musée, n'apportant plus guère sa contribution à son projet commun³². En 1993, il quitte définitivement les locaux du MNATP pour revenir au sein de l'EHESS, entérinant la rupture entre le musée et la recherche en archéologie médiévale. Le MNATP ne conserve qu'un seul poste d'archéologue, en la personne de Rémy Guadagnin, pour la gestion de ses collections. Le développement des sciences sociales n'est pas seul en cause des difficultés croissantes du MNATP. Les années 1980 voient la multiplication des écomusées, implantés sur le territoire même, qu'ils étudient et dont ils conservent le patrimoine populaire³³. Le projet du MNATP semble avoir vieilli, d'autant que sa présentation muséographique est difficilement modifiable, et que le musée semble avoir de plus en plus de mal à trouver son public³⁴, passant de 100 000 visiteurs en 1982 à 30 000 en 1992. Michel Colardelle, directeur du musée en 1996, est chargé de trouver des solutions à cette désaffection. Après le colloque « Réinventer un musée » en 1997, le projet de délocalisation du musée à Marseille, autour d'un nouveau projet, est remis au ministère en 1999. C'est le point de départ du projet du MuCEM, début de sa longue genèse, qui dura jusqu'en 2013, année de son ouverture au public. C'est ainsi qu'il hérita des collections du MNATP, parmi lesquelles les collections d'archéologie médiévale, qui semblent, si cela était possible, encore plus décalées vis-à-vis du projet en cours.

- 12 Lors du chantier des collections préalable au déménagement, ces collections ont fait l'objet d'un récolement ; elles sont actuellement conservées pour la plupart au Centre de conservation et de recherche (CCR) du MuCEM, situé dans le quartier de la Belle de Mai à

Marseille. Certains objets ont fait l'objet de dépôts, dans des structures plus proches de leur lieu de découverte, ainsi le musée départemental de Guiry-en-Vexin pour le mobilier issu de Villiers-le-Sec, soit la totalité du matériel archéologique inventorié ainsi qu'une partie du matériel d'étude, à l'exception des ossements animaux ; mais le manque de place, ainsi que des difficultés liées à la cohérence du fonds, n'a pas permis de transfert des collections de Dracy, notamment, au musée archéologique de Dijon³⁵. La grande majorité des collections d'archéologie médiévale, issues des campagnes du GAM, se trouve ainsi encore au MuCEM, entre collections patrimoniales, inscrites dans les inventaires du musée, et collections d'études, surtout constituées de sacs de céramiques et d'ossements animaux. Dans le cas de Villiers-le-Sec, collections patrimoniales et certaines collections d'études sont ainsi séparées, situation qui semble problématique. La vocation géographique et scientifique du MuCEM l'éloigne par ailleurs des terrains d'action des archéologues, concentrés sur la France. Les collections d'archéologie médiévale ne font actuellement l'objet d'aucune valorisation et aucune campagne d'acquisition n'a pour l'heure été lancée sur ce thème. Il semble pourtant que les évolutions récentes de l'archéologie médiévale, comme des musées de société, permettraient la reprise du dialogue, autour de pratiques convergentes.

De nouveaux lieux de rencontre ?

- 13 L'archéologie médiévale, comme toute discipline de sciences humaines, est en grande partie tributaire du contexte de son écriture, nous l'avons vu dans son tropisme rural affirmé des années 1970, époque des ultimes feux de la France paysanne. L'archéologue, tout comme l'historien, interprète le passé à la lumière des techniques disponibles, mais aussi de centres d'intérêt qui sont eux-mêmes historiquement datés. Aujourd'hui, en une ère marquée par le développement d'internet et l'accélération des circulations internationales, les termes de « réseau » et de « mondialisation » ont fermement pris place dans le vocabulaire de la discipline. L'archéologie s'intéresse désormais à ce que les vestiges matériels révèlent des connexions économiques et culturelles entre diverses parties du monde, qu'il s'agisse de circulation des biens ou des personnes. On le voit dans l'intérêt croissant porté à la fouille subaquatique des navires de commerce en Méditerranée, dont *la Lomellina* représente un exemple local³⁶. Mais les migrations de populations, sujet d'actualité s'il en est, en particulier en Méditerranée, mobilisent également les archéologues. En témoigne le récent colloque organisé par l'Inrap et le Musée national d'Histoire de l'Immigration de la Porte Dorée, à Paris, en novembre 2015. L'inspiration de sujets d'actualité est revendiquée par les organisateurs du colloque, en ce qu'elles constituent « un enjeu pour nos sociétés contemporaines³⁷ ». Cela justifie également la tenue du colloque dans un musée dédié à l'histoire de l'immigration en France et à ses enjeux actuels, en donnant à ces sujets une dimension temporelle, allant jusqu'aux périodes les plus anciennes. Les échanges interculturels et leurs héritages sont un autre champ investi par les archéologues, en particulier depuis que l'archéologie métropolitaine en découvre les vestiges matériels. Les « Héritages arabo-islamiques dans l'Europe méditerranéenne » ont ainsi fait l'objet d'un colloque international au MuCEM en septembre 2013³⁸, mêlant spécialistes d'archéologie, d'histoire et d'anthropologie issus de tout le bassin méditerranéen. C'est un exemple probant d'un thème d'actualité, investi tant par la recherche archéologique que les musées, qui sont ici des partenaires naturels. D'autres sujets plus traditionnels de l'archéologie médiévale sont également réinvestis

par la recherche archéologique. Ainsi de la culture matérielle, la longue histoire de ce concept ne semble pas prête à s'arrêter. Le colloque international, ayant eu lieu à Caen en octobre 2015³⁹, s'est voulu une redéfinition de la culture matérielle comme objet de recherches communes à de nombreuses disciplines, non seulement l'archéologie, mais aussi l'histoire et l'anthropologie. Le rôle des musées y a d'ailleurs été évoqué par Michel Colardelle dans une perspective historique, au sujet du MNATP. Depuis quelques années, ce champ de recherches est réinvesti par les archéologues, qui y voient un terrain d'entente idéal pour l'interdisciplinarité entre sciences humaines, en même temps qu'un accès privilégié à des facettes difficiles d'accès du passé : la question des statuts sociaux par exemple, mais également celle des âges de la vie et des liens entre les vivants et les morts, recherches particulièrement bien représentées dans la recherche anglo-saxonne⁴⁰. L'archéologie se fait alors anthropologie des sociétés du passé, en faisant passer les objets et la vie matérielle au filtre d'un regard renouvelé par les approches anthropologiques. Le dialogue entre étude de la culture matérielle, anthropologie et musées de société donne d'ores et déjà des résultats. L'exposition « Confidences d'outre-tombe » organisée en 2015 au Musée Dauphinois de Grenoble⁴¹, autour de la mort et des pratiques funéraires, est le fruit d'une collaboration entre le musée, l'Inrap et les pompes funèbres intercommunales de Grenoble ; y dialoguent objets tirés des collections du musée, mobilier archéologique et objets contemporains, autour du thème de la mort envisagée autour d'un propos anthropologique et historique. Le succès de l'exposition démontre, s'il était besoin, du nécessaire rôle des musées de société et de civilisation dans le dialogue interdisciplinaire, en lien avec d'éventuelles collections archéologiques. La tendance actuelle à l'interdisciplinarité est d'ailleurs prise en compte aujourd'hui par les musées, comme cela fut affirmé lors des rencontres scientifiques internationales organisées en mars 2011 par le MuCEM⁴².

- 14 Les objets, on le voit, sont actuellement réinvestis par la recherche, à la lumière de nouvelles approches. L'une d'entre elles a connu un développement important ces dernières années : l'ethnoarchéologie. Il s'agit d'ajouter à la grille interprétative de l'archéologue le filtre ethnographique, en comparant sociétés actuelles et vestiges passés grâce à une enquête menée selon des modalités précises⁴³. Jean-Marie Pesez en avait été en quelque sorte le précurseur en France avec les enquêtes-collectes menées autour de Dracy. Cette action était hélas restée sans lendemain⁴⁴, par manque d'un cadre conceptuel adapté et de l'isolement de cette tentative dans l'archéologie médiévale de l'époque. Cette méthode fut pratiquée par des archéologues préhistoriens français dès les années 1970, inspirés par la *New Archaeology* américaine. Aujourd'hui, l'ethnoarchéologie est désormais pratiquée pour toutes les périodes. L'Unité d'archéologie de Saint-Denis (93), en collaboration avec l'association dionysienne « Franciade », a ainsi mis en œuvre depuis plusieurs années un programme d'étude des céramiques médiévales, en collaboration avec des artisans potiers d'origine malienne. Au-delà de l'interprétation des vestiges, c'est une attention étendue non plus seulement aux objets, mais aussi aux gestes, aux fabricants, aux techniques, qui rentre en ligne de compte. Terrain commun, ici, aux archéologues et aux anthropologues de terrain, d'autant qu'une grande partie des savoir-faire traditionnels étudiés sont mis en danger par la mondialisation économique et culturelle actuelle : l'ethnoarchéologie prend de plus en plus, à l'heure actuelle, la forme d'une course pour la consultation d'un patrimoine menacé⁴⁵. Cette situation doit interpeller les musées de société. Il semble qu'une réflexion sur des enquêtes-collectes conjointes avec des archéologues pourrait être menée par les musées de civilisation, dont

le MuCEM dans son espace de compétences, l'espace euro-méditerranéen. La sauvegarde d'un certain patrimoine méditerranéen de gestes et de savoir-faire, en lien avec des thématiques historiques et archéologiques, semble s'inscrire entièrement dans son projet scientifique et culturel. De plus, la teneur de la collection d'archéologie médiévale du MuCEM nous semble fournir un support comparatif idéal à ce type d'enquêtes, couvrant une grande variété d'activités, de la culture de la vigne et des céréales à l'architecture vernaculaire, en passant par l'ornement des vêtements et du corps. Dans un dialogue méditerranéen, ces collections aujourd'hui inertes pourraient encore avoir beaucoup à nous apprendre. Ceci ne pourra avoir lieu qu'à la condition que la recherche contemporaine réinvestisse ces fonds ; les études universitaires les plus récentes, bien que limitées à des aspects précis des collections, ont par exemple renouvelé les connaissances sur le mobilier métallique issu des fouilles de Dracy⁴⁶.

- 15 Au terme de ce parcours dans l'histoire des collections archéologiques médiévales du MuCEM, il ne semble plus possible de dire que leur présence soit une survivance insolite. Elle est le fruit de l'histoire complexe des sciences humaines et historiques et de leur lien avec le monde des musées. Le MNATP et son groupe d'archéologie médiévale furent un moment particulier de cette histoire, celui de la synthèse, peut-être celui d'une certaine interdisciplinarité que les chercheurs s'emploient actuellement à retrouver. Le MuCEM s'était voulu, lors de sa création, un nouveau lieu de rencontre entre disciplines, auquel l'archéologie et l'histoire devaient participer, autour de l'espace méditerranéen. Outre les pistes d'exploitation scientifique, dont nous faisons état plus haut, la réflexion sur la place de l'archéologie dans les musées de société ne doit pas faire l'économie de s'intéresser au débat actuel sur ces derniers⁴⁷. Les vénérables reliques archéologiques des fouilles du siècle dernier étaient jadis au cœur d'un projet scientifique d'ampleur, commun à beaucoup de musées d'anthropologie sociale en France. Les mutations actuelles semblent elles aussi communément partagées. L'idée d'une quête nostalgique des identités rurales perdues⁴⁸ sous-tendait quelque peu l'anthropologie métropolitaine du xx^e siècle, et le projet d'origine du MNATP. Le Moyen Âge faisait alors figure d'étalon pour un monde rural des origines. Aujourd'hui, l'archéologie médiévale bouleverse peu à peu notre compréhension de cette longue période, considérée du reste par de plus en plus d'archéologues aux vastes dimensions que lui voyait Jacques Le Goff⁴⁹. Migrations, relations entre l'homme et son milieu, conflits, autant de sujets dont nous parlent désormais les vestiges et les dialogues entre les disciplines ; autant de sujets qui agitent l'actualité et qui constituent le domaine naturel des musées de société. Les collections archéologiques constituent ainsi, pour les musées, la voie privilégiée d'accès à ce temps long. Les exemples réussis de collaboration se multiplient, qu'il s'agisse de parcours permanents, le Musée d'Aquitaine de Bordeaux en étant un des meilleurs exemples, ou d'expositions temporaires, telle la récente exposition « Quoi de neuf au Moyen Âge ? » à la Cité des sciences et de l'industrie de la Villette⁵⁰. Cette dernière exposition est également un bon exemple des nouvelles conceptions muséales, fondées sur « l'authenticité de l'expérience du visiteur⁵¹ ». Peut-être le temps long dans lequel prend place le Moyen Âge, porté par l'archéologie, reviendra-t-il ainsi dans les préoccupations des musées. Auquel cas les collections archéologiques des musées de société, dont celle du MuCEM, pourraient poursuivre leur longue histoire, au service de préoccupations des plus actuelles.

Reçu : 6 juillet 2016 – Accepté : 5 décembre 2016

NOTES

1. M. SÉGALEN, *Vie d'un Musée, 1937-2005*, Paris, 2005, p. 253.
2. R. GUADAGNIN et É. MODOLO, *Présentation des collections du département Archéologie médiévale du MN.a.t.p.*, inédit, 1997, p. 3.
3. *Projet scientifique et culturel du MuCEM*, Marseille, 2010, p. 30.
4. Exactement 748 objets sont déposés au Musée d'archéologie en Pays de France à Louvres (ARCHÉA) et 232 objets au Musée départemental d'Archéologie de Guiry-en-Vexin, soit un tiers des collections inventoriées.
5. *Projet scientifique et culturel...*, *op. cit.*, p. 11.
6. Mot anglais, formé avec *folk*, « peuple », et *lore* « tradition » (in *Oxford concise English dictionary*, 4th edition, Oxford, 1951).
7. A.-M. THIESSE, *La création des identités nationales*, Paris, 1999, ch. 2.
8. On pense en particulier à l'ouvrage d'E. VIOLLET-LE-DUC, *Dictionnaire raisonné du mobilier français de l'époque carolingienne à la Renaissance*, Paris, 1858-1870.
9. J.-G. FRAZER, *The Golden Bough : A Study in Comparative Religion*, Londres, 1890.
10. M. MAUSS, « Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques », *L'année sociologique*, seconde série (1923-1924).
11. C. DARWIN, *On the Origin of Species by Means of Natural Selection, or the Preservation of Favoured Races in the Struggle for Life*, Londres, 1859.
12. Site internet : <https://www.prm.ox.ac.uk/>
13. H. SHEUMAKER et S. TERESA-WAJDA, *Material Culture in America : Understanding Everyday Life*, New York, 2008, p. 30.
14. F. BOAS, « The Limitations of the Comparative Method of Anthropology », *Science* (1896), p. 901-908.
15. Institut Istorii Material'noj Kultury, ou IKAM.
16. D. ARRIBET-DEROIN, J. BURNOUF et al., *Manuel d'archéologie médiévale et moderne*, Paris, 2010, ch. 1.
17. *Villages désertés et histoire économique, XI^e-XVIII^e siècle, problèmes d'histoire agraire et démographique*, École pratique des hautes études, VI^e section, 1965.
18. R. GUADAGNIN et É. MODOLO, *Présentation des collections...*, *op. cit.*, p. 2-3.
19. F. BRAUDEL, *Civilisation matérielle, économie et capitalisme, Les structures du quotidien*, Paris, 1967 ; *Id.*, *Civilisation matérielle, économie et capitalisme, XV^e-XVIII^e siècle*, 3 vol., Paris, 1979.
20. F. PIPONNIER, « Une maison villageoise au XIV^e siècle : le mobilier », in J. G. N. RENAUD (éd.), *Rotterdam Papers II. A contribution to medieval archeology*, Rotterdam, 1975, p. 151-170.
21. R. GUADAGNIN et É. MODOLO, *Présentation des collections...*, *op. cit.*, p. 2.
22. M. SÉGALEN, « Un regard sur le Centre d'ethnologie française », *La revue pour l'histoire du CNRS*, 13 (2005) [en ligne : <https://histoire-cnrs.revues.org/1683>].
23. N° d'inventaire MuCEM 77.88.1 à 102.
24. J.-M. PESEZ, « L'habitation paysanne en Bourgogne médiévale », in *Actes des congrès de la Société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public*, Besançon, 1972, p. 219-237.
25. J.-M. PESEZ, « Campagnes archéologiques, le village médiéval de Dracy », in *Hier pour demain, arts, traditions et patrimoine*, Paris, 1980, p. 177-179.
26. H. MENDRAS, *La fin des paysans*, Paris, 1967.
27. M. BUR, « Vers l'an Mil, la motte, une arme pour la révolution », *L'information historique*, 44 (1982), p. 101-108.

28. D. ARRIBET-DEROIN, J. BURNOUF *et al.*, *Manuel d'archéologie...*, *op. cit.*, ch. 1.
29. En particulier, le quartier Saint-Jean à Lyon et les fouilles de la Cour Carrée du Louvre à Paris.
30. D. ARRIBET-DEROIN, J. BURNOUF *et al.*, *Manuel d'archéologie...*, *op. cit.*
31. M. SÉGALEN, « Un regard... », *op. cit.*, p. 30.
32. R. GUADAGNIN et É. MODOLO, *Présentation des collections...*, *op. cit.*, p. 10.
33. M. SÉGALEN, « Un regard... », *op. cit.*, p. 36.
34. M. SÉGALEN, « Un regard... », *ibid.*
35. Le musée de Dijon a pour l'heure accepté le transfert des collections inventoriées uniquement, mais pas des collections d'étude, d'où le problème de cohérence. Les collections d'études, même si elles ne font pas partie des collections patrimoniales, présentent une importance vitale pour la compréhension des contextes archéologiques, dans le cas d'une étude scientifique. Il convient donc de ne pas séparer collections patrimoniales et collections d'étude issues d'un même site.
36. La *Lomellina* est un navire de commerce génois du XVI^e siècle, coulé au large de Villefranche-sur-Mer, dont le mobilier archéologique est conservé au MuCEM, où il a été déposé par le Groupe de recherches en archéologie navale (GRAN) : <http://archeonavale.org/gran2012/>
37. « Archéologie des Migrations », colloque organisé par l'Inrap en partenariat avec le Musée national d'histoire de l'Immigration, novembre 2015.
38. « Héritages arabo-islamiques dans l'Europe méditerranéenne-archéologie, histoire, anthropologie », colloque organisé par l'Inrap en partenariat avec Marseille-Provence 2013-Capitale européenne de la culture, le MuCEM et la Villa Méditerranée, septembre 2013.
39. « La culture matérielle : un objet en question », sous la direction de Danièle Alexandre-Bidon (EHESS), Luc Bourgeois (UCBN), Laurent Feller (Paris I), Perrine Mane (EHESS), Catherine Verna (Paris VIII), Michael Wilmart (EHESS), octobre 2015.
40. Voir, par exemple, le récent ouvrage de R. GILCHRIST, *Medieval Life, Archaeology and the life course*, Woodbridge, 2012.
41. Site internet : <http://www.musee-dauphinois.fr/2905-confidences-d-outre-tombe.htm>
42. C. MAZÉ, « De l'ethnologie à l'interdisciplinarité », in D. CHEVALLIER (dir.), *Métamorphoses des musées de société*, Paris, 2013, p. 83.
43. O. AURENCHÉ, « Qu'est-ce que l'ethnoarchéologie ? », *ArchéOrient-Le Blog (Hypotheses.org)*, 6 septembre 2013 [en ligne : <http://archeorient.hypotheses.org/1459>].
44. Voir *infra* p. 5.
45. O. AURENCHÉ, « Qu'est-ce que... », *op. cit.*
46. V. LEGROS, *Catalogue du mobilier métallique de Dracy, section serrurerie et bâtiment*, inéd., 2011 ; M. L'HÉRITIER, *Étude de l'équipement métallique équestre de Dracy*, inéd., 2004.
47. D. CHEVALLIER (dir.), *Métamorphoses des musées de société : premières rencontres scientifiques internationales du MuCEM*, Paris, 2013.
48. D. CHEVALLIER (dir.), *Métamorphoses des musées...*, *ibid.*
49. J. LE GOFF, *Un long Moyen Âge*, Paris, 2004.
50. *Quoi de neuf au Moyen Âge ?*, exposition temporaire présentée du 6 octobre 2016 au 6 août 2017 à la Cité des Sciences (dir. I. Catteddu et H. Noizet).
51. M. SÉGALEN, *Vie d'un musée...*, *op. cit.*, p. 319.

INDEX

Mots-clés : archéologie, culture matérielle, historiographie, Moyen Âge, muséologie

AUTEUR

CHARLES VIAUT

Élève de troisième année, École nationale des Chartes et étudiant en master 2 archéologie médiévale, université de Poitiers